

« LA MARCHE DES FEMMES CONTRE LES GHETTOS ET POUR L'ÉGALITÉ »

« NI PUTES NI SOUMISES... »

Ce samedi 8 février 2003, La Maison de Quartier de Bagatelle reçoit « LA MARCHE DES FEMMES ... »

On a seulement transcrit aussi fidèlement que possible les paroles parfois violentes entendues pendant la première heure et demie de témoignages et d'échanges.

§

Présentation : Marie-Thérèse Martinelli :

Voici d'abord le contexte toulousain dans lequel nous accueillons « LA MARCHE DES FEMMES CONTRE LES GHETTOS ET POUR L'ÉGALITÉ », ensuite Fadela vous expliquera cette marche, son objectif et son organisation, puis chacune des composantes de la marche, les marcheuses et les marcheurs, parleront à leur tour. Finalement Samira nous dira ce qui l'a amenée à écrire son livre « *Dans l'enfer des tournantes* » et puis le débat s'instaurera avec la salle : voilà comment nous avons envisagé cette soirée.

Nous sommes donc à Toulouse un collectif de femmes regroupant diverses associations toulousaines qui se sont réunies pour accueillir « *La marche nationale des femmes des quartiers contre les ghettos et pour l'égalité* » afin de partager aussi nos expériences et nos revendications. Je voudrais vous présenter très succinctement, en tout cas les nommer, les associations qui ont participé à l'organisation de l'accueil de cette MARCHE à Toulouse.

Nous avons des associations de femmes de quartiers telles que l'Association Bel Arc-en-Ciel qui nous a accueillis cet après-midi à Bellefontaine, l'Association Mosaïca qui nous a accueillis sur la place Abbai à 14 heures et avec laquelle nous avons fait toute la marche de la Reynerie à Bellefontaine à travers les rues du Mirail : c'était un moment intense pour nous de pouvoir être présentes dans ces rues là où habituellement on ne manifeste pas ou très peu.. L'Association Olympe de Gouges a aussi participé avec nous et, bien sûr, l'APIAF qui est depuis très longtemps déjà partie prenante de toutes les luttes des femmes en particulier autour du « Collectif Midi Pyrénées du Droit des Femmes » ; également « La Gavine », une association de femmes qui existe depuis de nombreuses années, le Planning Familial 31 ainsi que des associations de quartier dont des associations de chômeurs telles que celle de la Faourette, la Maison de Quartier de Bagatelle qui nous accueille ce soir. Nous avons également Le Cri 31 qui travaille en particulier sur les processus de prostitution et les questions de sexualité, Femmes Solidaires était là aussi et puis d'autres personnes venant de partout, de syndicats ou individuellement. Nous n'avions invité ni les partis ni les syndicats mais seulement le milieu associatif dans lequel, bien évidemment, nous retrouvons des militants et militantes de partis et de syndicats présents également dans le Collectif Midi Pyrénées au nom duquel je parle puisque j'en fais partie et que j'ai déjà cité comme étant partie prenante de l'organisation. Beaucoup d'associations que je viens de vous nommer font partie de ce collectif. Des clubs de prévention nous ont rejoints en nous demandant de ne pas les nommer en tant que tels parce qu'ils n'ont aucun mandat institutionnel pour s'exprimer au nom de leur institution professionnelle. J'allais oublier l'Association Mix – Cités dont Fadela me dit qu'ils sont signataires de la pétition au niveau national. Je crois n'avoir oublié

personne en consultant ma liste et en ajoutant Stop Racisme 31 qui est venu nous rejoindre à la dernière réunion. Cette fois tout le monde est nommé.

Je voudrais vous dire que cette journée ne voulait pas être une mobilisation ponctuelle pour accueillir LA MARCHÉ des FEMMES mais que nous souhaitons une mobilisation beaucoup plus longue dans la continuité d'une part avec une prochaine échéance très proche, le 8 mars, et d'autre part parce que cette journée met en évidence la nécessité d'une coordination. Ce n'est pas l'organisation de cette coordination qui a fait que les associations travaillent, elles travaillaient déjà et c'est ce qui nous a permis de nous mobiliser si rapidement. Le travail était déjà en route et nous avons pu réunir un réseau qui, ensemble, a pu mettre en œuvre l'accueil de cette caravane.

Nous allons donc continuer et nous vous invitons, bien sûr, à continuer avec nous à la fois dans chacune des associations et dans les coordinations que nous mettrons en place régulièrement pour que ce que chaque association réfléchit, élabore, décide puisse être mis en commun de façon plus globale. Pour en finir avec la présentation de notre collectif nous avons décidé d'écrire un « livre blanc » des revendications des femmes des quartiers et nous pensons le mot « quartier » au sens très large du terme car nous considérons que tout Toulouse est concerné et pas seulement ce que l'on a nommé « les quartiers » c'est à dire les endroits où les populations qui y vivent cumulent les plus grandes difficultés sociales, économiques, culturelles et identitaires. Ce livre blanc sera écrit en fonction de ces situations. Chaque association écrira ses propres revendications. Nous avons un « écrivain public » que vous avez dû remarquer en début de soirée à l'entrée de la salle. Elle a mis en œuvre une dynamique qui permet l'expression, qui permet que cette expression puisse devenir collective pour en rendre les textes plus poétiques, plus expressifs tout en gardant l'expression de chacune. Nous pensons avoir déjà pour le 8 mars une bonne constitution de ce livre blanc mais bien évidemment nos revendications ne seront pas toutes élaborées et nous continuerons par la suite.

Avant de passer la parole à Fadela je vous signale que circule dans la salle la pétition que la Fédération des Maisons des Potes avait mise en œuvre pour les États Généraux des Femmes des Quartiers. J'imagine qu'elle a déjà été signée par beaucoup mais peut-être pas par tout le monde et nous vous demandons, si vous êtes d'accord sur le contenu, de bien vouloir la signer en indiquant vos nom et adresse, bien sûr. Je passe la parole à Fadela.

### §

Fadela : Merci. Je vais vous présenter ce qu'est la Fédération Nationale des Maisons des Potes et en particulier l'initiative nationale LA MARCHÉ des FEMMES CONTRE LES GHETTOS et POUR L'ÉGALITÉ. En fait, la Fédération Nationale des Maisons des Potes qui existe depuis 1989 est un réseau d'associations implantées dans les quartiers. Nous étions pour la plupart, moi-même particulièrement, investies dans le milieu associatif et de 1989 à ce jour nous nous sommes rendu compte d'une régression notable du statut de la femme dans ces quartiers et particulièrement le statut des adolescentes. La Fédération n'est pas une structure d'essence féministe en tant que telle, là n'est pas sa vocation. C'est une structure qui, par le biais de toutes ses activités, des animations qu'elle met en place promeut l'intégration républicaine et les valeurs républicaines avec, bien évidemment, la question de la laïcité qui nous tient à cœur. Alors ça se traduit par des campagnes nationales, des repas de quartier, des chantiers internationaux de solidarité, des chantiers nationaux et les arbres de Noël que l'on organise en fin d'année, Noël étant évidemment vidé de sa symbolique religieuse. Pour nous les arbres de Noël restent surtout un symbole de l'enfance.

Et puis, en 2000, la Fédération a commencé à travailler en direction des femmes de quartiers. Elle organise à cette époque, exactement en juin, un séminaire dont le thème était l'histoire du mouvement féministe. Il est évident que pour nous il était très important de savoir ce qui s'était passé avant, les luttes qui avaient été menées par nos grandes sœurs, les acquis qui avaient été obtenus – pas facilement d'ailleurs -. Il était évident aussi pour nous que parler du féminisme n'était pas évident faute d'avoir ces connaissances-là, sans avoir accès à cette histoire. On a donc organisé un séminaire sur ce thème-là. Ce sont d'ailleurs des femmes qui sont venues intervenir pour nous exposer les différentes luttes menées, les différents acquis, les différentes symboliques révélées par ces mouvements-là.

Ensuite, en décembre 2000, j'ai été élue présidente de la Fédération. En tant que femme issue des quartiers, issue de l'immigration, il était évident pour moi, concrètement sur le terrain, qu'il y avait une régression du statut des filles. On a donc décidé de mettre en place ce qu'on a appelé « Les États Généraux des Femmes des Quartiers » qui ont eu lieu à la Sorbonne. La Sorbonne est pour nous, bien évidemment, un lieu symbolique, un lieu porteur. Et à l'issue de ces États Généraux nous avons mis en place la pétition « NI PUTES, NI SOUMISES ». Je m'en excuse pour certains ou certaines qui ont pu en être choqués mais on peut l'expliquer : « *ni putes* » c'était pour reprendre l'expression des mecs des quartiers qui disent en général « *toutes des putes sauf ma mère* » c'est une première chose. La deuxième chose « *ni soumises* » c'était pour répondre à l'extérieur, à ceux que j'appellerais « les bien pensants ». Ils ont malheureusement, dans leur propre analyse qui n'engage qu'eux mêmes que si les filles des quartiers se retrouvent dans cette situation c'est parce qu'elles ne se révoltent pas. Ce qui n'est pas vrai. La preuve en est que dans les milieux associatifs et notamment ceux qui sont implantés dans les quartiers, on retrouve régulièrement la présence de femmes et de jeunes filles qui s'investissent, qui font un travail de fourmi, dont on ne parle jamais parce qu'aujourd'hui encore, malheureusement, la politique de la ville est conjuguée au masculin. Ensuite, après la pétition « Ni putes, ni soumises » nous avons mis en place ce qu'on appelle « le manifeste de revendications des femmes des quartiers » qui est en fait issu de nos travaux des États Généraux puisque nous avons travaillé sur quatre thèmes. Nous avons travaillé

- sur la violence,
- sur la sexualité,
- sur le poids des traditions et des religions (sous-entendu : sont-elles un frein à l'émancipation de la femme ?)
- sur l'accès au travail et à la formation professionnelle.

Bien entendu la question de la discrimination transcendant toutes les thématiques, nous n'avons pas créé de commission spécifique sur ce sujet.

Nous avons donc créé ce document « le manifeste de revendications des femmes des quartiers » qui est, en fait, un condensé de propositions que nous avons remis aux candidats. En effet, au niveau historique, c'était la période des élections présidentielles et nous avons remis ce manifeste de revendications à tous les candidats qui se présentaient aux présidentielles sauf à l'extrême droite bien évidemment. Cela a provoqué quelques discussions de ci, de là et on a pu rencontrer quelques hommes et quelques femmes politiques, droite et gauche confondues. Mais la vérité c'est qu'on n'a jamais rencontré les responsables et qu'on est très vite passé aux oubliettes une fois que les élections ont été finies. C'est aussi une réalité amère mais même si on reste un peu sceptique sur la question, il n'en demeure pas moins qu'on continue la bataille et qu'on pense qu'un jour viendra où le rapport de forces permettra de poser les revendications des femmes des quartiers. Quand on a parlé des femmes des quartiers et de la problématique des quartiers en général ce n'est pas évident de comprendre ; nous avons donc décidé de travailler en direction des femmes sur des faits concrets parce qu'on a constaté une recrudescence de la violence qui, aujourd'hui, ne se traduit plus seulement dans les discours. Je passe sur les insultes quand on est en décollé ou

en jeans : « *salope* », « *lopesa* » ou « *pétasse* ». Maintenant on n'est plus dans la discussion ou les mots, on est dans des passages à l'acte extrêmes que peuvent être les viols collectifs ou les filles que l'on brûle dans les caves.

Du coup, il est évident que pour nous ce n'était plus supportable et qu'il n'était pas question de continuer à raser les murs. On a donc décidé de MARCHER et on a mis en place cette initiative nationale qui s'appelle « LA MARCHÉ des FEMMES CONTRE LES GHETTOS ET POUR L'ÉGALITÉ ». J'insiste beaucoup sur le titre parce qu'il ne s'agit pas, comme je vous l'ai dit au préalable, d'une Fédération d'essence féministe. Il est clair pour nous que la question de la problématique des filles dans les quartiers ne concerne pas uniquement les filles. On dénonce des faits, des vérités, la violence dans les quartiers et on pense – c'est l'analyse qui en est faite – que les gens des quartiers dans leur ensemble sont victimes d'un système mis en place qui s'appelle les ghettos et qui, malheureusement, à l'intérieur, a premièrement faussé toutes les relations entre les garçons et les filles et, deuxièmement, que l'ensemble des gens qui habitent ces quartiers-là sont les victimes d'une violence extrême qui s'appelle tout simplement la violence sociale. À partir de là nous avons décidé de dénoncer les ghettos à travers cette marche.

Mais je voudrais qu'on s'entende bien : il se trouve que, par hasard, je m'appelle Fadela et je ne voudrais pas partir d'ici sans que vous preniez conscience qu'il ne s'agit pas pour moi ni pour les marcheurs et marcheuses ni pour les gens qui soutiennent la marche de dénoncer nos pères ou nos frères ou, par derrière, une religion. J'insiste parce que c'est très, très, important et je ne souhaite pas qu'on réduise la marche à ça ; ce n'est pas du tout notre propos. Je le dis alors que normalement ça reste du domaine privé : je suis musulmane pratiquante. Il s'agit pour nous à la fois de dénoncer dans les quartiers toutes ces mouvances intégristes qui ont « instrumentalisé » l'islam pour mettre en place des outils de pression d'abord en direction des femmes et puis des hommes par ricochet, bien évidemment. Il s'agit de dénoncer le statut des femmes. Il s'agit de dénoncer l'extrême - droite aussi qui, dans son programme politique, présente un statut des femmes qu'on connaît bien. Mais il s'agit pour nous surtout (c'est la priorité) de revendiquer une chose qui nous paraît un début de solution pour essayer de tenter de régler le malaise des banlieues.

Le malaise des banlieues s'est fait jour dans les années 80 puisqu'il y avait eu « la marche des Beurs » cette fameuse marche qui avait permis à des milliers de jeunes de s'exprimer, de prendre la parole pour exiger cette égalité de droits que nous demandons encore. Donc il s'agit tout simplement pour nous de dire qu'il faut absolument, impérativement, très vite casser les ghettos, mixer les populations, à la fois socialement et ethniquement : c'est ce qui permettra justement d'abord de régler une partie des problèmes des quartiers mais surtout de favoriser l'échange d'idées et la confrontation des idées qui permettent l'évolution des individus et, en l'occurrence, qui permettent de mettre en place surtout tous les outils d'émancipation – ça, c'est très important – pas uniquement des femmes mais de l'ensemble des gens qui habitent ces quartiers-là. Voilà pourquoi on a décidé de marcher. Il est bien évident que ce n'est pas facile ; vous comprenez qu'à l'intérieur de ces cités nous rencontrons des obstacles...

Je vois que dans la salle il y a beaucoup de gens et j'en profite pour vous remercier d'être venus nous écouter et surtout de nous entendre sur ce qu'on est en train de revendiquer. Mais en même temps il est bien clair aussi qu'il s'agit pour nous de dénoncer ce qui se passe mais surtout d'être entendues. Alors on profite toujours des occasions comme celle-ci, à travers des collectifs qui ont été mis en place comme dans la ville de Toulouse pour pouvoir prendre la parole et s'exprimer parce que c'est important d'expliquer ce qui se passe dans les quartiers mais en même temps d'interpeller l'opinion publique et aussi les pouvoirs publics car ce sont eux qui ont le pouvoir de prendre des décisions. Nous, nous sommes de simples « associatifs », des militants, des porte-parole de quelque chose. On a créé un « truc »

extraordinaire (cette marche) qui prend une ampleur extraordinaire et j'avoue honnêtement qu'on ne s'y attendait pas du tout et que ça nous a complètement échappé. Tout cela nous touchait de près mais il fallait impérativement que les hommes et les femmes politiques qui nous gouvernent soient saisis. Quand nous avons commencé, il y a deux ans, la gauche était au pouvoir, aujourd'hui il se trouve que c'est la droite. Il est impératif qu'il y ait très vite des propositions, des décisions prises pour que dans les quartiers ça ne se passe plus comme ça, pour qu'il n'y ait plus de Sohane en puissance, qu'il n'y ait plus de Samira en puissance non plus. Ce n'est pas acceptable, ce n'est pas supportable. Il est clair aussi que pour nous il est intolérable de vivre dans une société dans laquelle on a stigmatisé, comme par hasard, une catégorie de population qu'on a parquée dans des cités.

On est passé très vite des quartiers populaires de notre jeunesse où nous avons quand même un encadrement, à cette dérive des cités – ghettos qui facilite justement tous ces outils d'oppression. C'est très difficile pour nous parce que notre action suppose que nous nous attaquions à ce que l'on appelle « l'omerta » (la loi du silence), elle suppose que nous fassions exploser tous les tabous et, bien sûr, que nous dérangions les traditions archaïques qui sont revenues en force notamment le mythe de la virginité. Ce mythe de la virginité vise directement la femme dans le cadre de la possession que l'on peut avoir de son corps ; elle n'est donc plus libre de rien et concrètement tous les droits les plus élémentaires sont bafoués. Notre action suppose qu'on fait exploser tout ça : ce n'est donc pas facile.

Les marcheuses pourront prendre la parole pour vous expliquer comment ça se passe étape par étape et je vous demande d'être très attentifs à leurs paroles. Ce qui nous importe aujourd'hui c'est d'être entendues par l'opinion publique et aussi par les politiques mais ce qui nous importe aussi c'est qu'il y ait une énorme solidarité. Une manifestation se prépare pour le 8 mars et je vous appelle tous ici présents à y participer à Paris parce qu'il est très important qu'il y ait une visibilité du message porté par LA MARCHE des FEMMES CONTRE LES GHETTOS ET POUR L'ÉGALITÉ. Nous voyons comme extrêmement dangereuses certaines discussions et positions entendues dans les sphères intellectuelles et dans certains partis politiques qui mettraient en cause notre mouvement en préconisant d'instaurer des communautés qui vont se côtoyer sans se mélanger ce qui est extrêmement dangereux pour notre République et notre démocratie, c'est pour ça que j'insiste. Notre organisation prône les valeurs républicaines qui restent le socle commun qui nous permet d'être des citoyens à égalité. Nous voyons là un danger et les médias ont en ce domaine une responsabilité. Moi je suis auvergnate et j'y tiens. Je viens de Clermont Ferrand mais depuis deux ans je suis installée à Paris. De là j'ai sillonné la France pour préparer les fameux États Généraux nationaux qui ont été précédés d'États Généraux locaux. Sans vouloir être alarmiste on vit au quotidien une réalité amère, c'est terrible ce qui se passe. Je pense qu'il faut faire très attention à l'évolution actuelle qui conduit à la société de demain dans laquelle nous allons évoluer. Au-delà de cette question des femmes, des ghettos et de l'ensemble des gens qui souffrent dans ces quartiers-là, le mouvement des femmes des quartiers et notamment « la marche contre les ghettos et pour l'égalité » dessinent nos lendemains.

Je vous remercie. On va passer la parole à une marcheuse, à Ingrid, qui va vous expliquer comment ça se passe et après, s'il y a des questions, on répondra bien évidemment.

## §

Ingrid : On va essayer de reprendre : Je voudrais vous faire part de notre expérience depuis une semaine que nous sommes partis. Je voudrais d'abord excuser les marcheuses Safia et \*\*\* très fatiguées après cet après-midi riche d'émotions et qui sont rentrées se reposer. Nous sommes donc parti(e)s de Vitry la semaine dernière pour rendre hommage à Sohane comme l'a dit Fadela, pour dire « STOP », pour dire « on ne veut plus jamais ça : plus de Sohane en

puissance ni de Samira ! » On voit que plus on avance, plus les gens nous interpellent. Quand on arrive dans les villes, quand on prend de l'essence dans une station-service les gens nous disent « Ah, mais c'est vous, vous êtes là, alors comment ça se passe ? C'est bien ce que vous faites, il faut continuer » parce que c'est vrai que la situation qu'on vit dans nos quartiers ghettos c'est justement la loi du plus fort. La violence est de plus en plus forte. Moi j'ai vu au fur et à mesure de mon adolescence des situations devenir de plus en plus difficiles, de plus en plus violentes. Donc nous voulons aussi dire que maintenant il faut vraiment que ça s'arrête parce que cette violence croissante sera un modèle dans la société en général et commence déjà à l'être. C'est donc un combat pour casser les ghettos, pour combattre les inégalités qui concerne toute la société. C'est d'abord un combat des hommes et des femmes pour libérer la parole, pour dire ce qui ne va pas. C'est vrai qu'à Rennes comme à Nantes ou à Bordeaux on a recueilli beaucoup de témoignages avec beaucoup d'émotion : des femmes nous disent « *C'est bien, ça va changer notre vie, on va en parler et on va essayer par rapport à l'éducation de nos enfants de faire en sorte que l'on parle davantage des sujets tabous notamment de la sexualité.* » En effet si on en arrive aujourd'hui à des viols, à des viols collectifs c'est parce que le tabou est très fort malgré la libération sexuelle, malgré le mouvement féministe qui a gagné l'égalité des droits dans tous les domaines juridiques mais rien n'est encore acquis dans les quartiers et il faut se battre pour que l'égalité soit une réalité. Voilà ce qu'on a entendu de femmes et de jeunes garçons qu'on a rencontrés. Je voudrais prendre un exemple : à Nantes on a rencontré un jeune garçon issu des quartiers, conducteur de trains, qui a pris exprès sa demi-journée pour venir participer au débat, pour nous soutenir et pour dire : « *oui, les garçons aussi sont victimes de cette loi du plus fort et de cet enfermement. Il y en a beaucoup qui refusent d'enfermer leurs sœurs et de devenir les propres oppresseurs des opprimés.* » C'est très important aujourd'hui de dire que des garçons aussi se mobilisent même si tout à l'heure j'ai eu des « mots gentils » d'un jeune homme parce que j'avais un peu frôlé sa voiture. Du fait que j'avais frôlé sa voiture j'étais forcément « une pute ». Je ne vois pas bien le lien mais c'est ce qu'il m'a dit « *dégage de ma voiture, sale pute* ». – « *D'accord, mais pourtant je n'ai rien fait à ta voiture* » Il est parti – et tant mieux ! - il a vu, sans se poser de question, que nous étions trois cents femmes sur la place et il a été piqué au vif dans sa masculinité, dans son orgueil. Et nous on dénonce ces attitudes et on veut dire que nous avons autant que les hommes notre place dans la sphère publique, que nous avons autant que les hommes le droit d'utiliser les espaces publics. On a beaucoup dit au cours de la marche et aujourd'hui encore que nous devons prendre toute notre place et que nous avons droit à la liberté. Voilà !

## §

La parole est à Olivier, l'un des marcheurs, car vous avez bien compris que le mouvement des femmes des quartiers est un mouvement mixte. Olivier va donc apporter sa contribution et son témoignage.

## §

**Olivier** : Bonsoir à tous. Effectivement je me suis investi pleinement dans l'action que mène la Fédération, que mènent ces femmes des quartiers. Moi-même issu des banlieues j'ai pu avoir ce cheminement et cette ouverture d'esprit de respecter les femmes, de respecter nos sœurs, de respecter nos mères. Je crois que c'est important d'être là mais je ne suis pas une caution masculine. Je me suis investi dans des commissions, dans des moments de parole, je fais part aussi du dialogue que j'ai pu avoir avec des hommes et avec des jeunes hommes tout au long de notre parcours depuis Vitry en passant par Rennes, Nantes, Bordeaux. C'est vrai qu'il y a un mouvement de sympathie, c'est vrai qu'il y a beaucoup de jeunes gens avec lesquels on peut discuter, que l'on peut mettre face à leurs contradictions, face à leurs

problèmes d'identité. Ils sont à même de comprendre. L'effet de masse fait qu'il y a un discours persistant mais j'ai bon espoir. La jeune génération qui arrive construit sa mentalité, construit ses sentiments sur une certaine violence mais il ne faut pas baisser les bras. Je crois aux valeurs républicaines, je crois à l'éducation, je crois au rôle des parents mais il faut qu'il y ait un soutien et, pour que ce combat prenne vraiment de l'ampleur, il faut qu'il y ait davantage d'hommes, que nous les hommes soyons vraiment à vos côtés, vous les femmes qui avez pris à bras le corps ce problème, qui avez ce courage. Si on peut nous voir comme des porte-parole, si nous nous sommes lancés dans ce mouvement c'est grâce à des témoignages, grâce à des femmes qui n'étaient pas toutes dans des associations, des femmes que l'on a rencontrées et qui parfois même peuvent se mettre en danger. Je vis ma présence avec beaucoup d'humilité et je suis touché par les témoignages.. Je le vis même si je suis un homme et que je le reste. Mais il y a des choses que je ne pourrai pas ressentir autant qu'une femme mais je pense qu'il y a des moments où il faut qu'on soit là, qu'on soit présent.

Aujourd'hui on m'a interrogé. Un journaliste et certains hommes étaient un peu surpris que nous ne puissions pas participer au débat de l'après-midi. Moi, je ne me suis pas senti exclu ; j'ai respecté le fait que vous ayez la possibilité d'avoir un temps pour vous, pour pouvoir libérer cette parole sans crainte, sans gêne, sans qu'à certains moments vous puissiez être gênées par un homme et ça ne me vexe pas. Je ne me sens pas exclu et je respecte ce moment d'intimité que vous avez pu partager. J'ai envie de continuer à me battre, j'ai envie de continuer si mon image, mon métissage, mon âge peuvent permettre à d'autres hommes, à d'autres jeunes hommes de s'inscrire dans cette démarche et de vous soutenir, je crois que j'aurai fait mon travail.

- Applaudissements -

§

Maintenant nous allons entendre Samira Bellil, l'auteur du livre « L'enfer des tournantes » qui est devenue notre marraine fétiche depuis le début de notre marche et qui va apporter sa contribution et son témoignage.

§

**Samira** : Bonjour à tous, à toutes et à tous. Je ne me trompe pas cette fois-ci car je vois bien des hommes. Bonjour à toutes et à tous !

D'abord je voulais remercier toutes les femmes, toutes les personnes que j'ai pu rencontrer lors de ma dédicace : vous m'avez donné beaucoup et je vous en remercie énormément. Je n'oublierai pas en tout cas Toulouse, vous êtes dans mon cœur : c'est clair !

Maintenant nous allons passer à des choses pas très faciles.

Auparavant je voudrais applaudir les quatre nénettes qui sont venues de Pau. Elles sont là, elles sont cinq...

On va repartir sur des choses un peu moins rigolotes. Je vais vous en remettre une couche, désolée, mais il va falloir affronter un petit peu tout ça.. Moi, ce que j'avais envie de vous expliquer c'était le quotidien. Je crois que je vous ai parlé de mes parcours, je vous ai parlé de mon livre. Je voulais vous expliquer ce qu'est le quotidien d'une fille victime d'un viol collectif, ce qu'on peut subir tout au long de ce parcours. D'abord écrire a été pour moi une forme et une manière bien polie, je dis « bien polie », pour faire taire autour de moi ce que j'entendais et ce que je voyais : des gens de plus en plus nombreux tenir un discours où on classe les filles en deux catégories – les filles bien et les filles pas bien -. Écrire a été aussi d'abord et avant tout ce qui m'a permis de me comprendre et de comprendre tout ce qui faisait ma vie, ma vie qui était un enfer ; mon but était de « dissoudre » cet enfer, ça c'était très important.

Je crois que ce n'est pas la peine de vous expliquer ce qu'est « la tournante », en tout cas le terme médiatique très utilisé en ce moment et qui me met très en colère. Pourtant je l'utilise

puisque malheureusement on connaît les viols collectifs sous le nom de « tournantes ». Moi je remets un peu les pendules à l'heure, du moins j'essaye, car ce terme de « tournante » ne me convient pas. Pour moi, « tournante » me paraît un peu comme une partie de ping-pong, un petit tennis à deux ou un truc comme ça. Moi je le dis encore une fois bien haut et fort pour que les choses soient claires : c'est un crime et ça s'appelle un viol collectif ou un viol en réunion. Mais je ne pense pas que j'avais besoin ici de remettre les pendules à l'heure.

Je vais vous parler du quotidien d'une jeune fille victime d'un viol collectif. D'abord il y a l'acte en lui-même qui est d'une barbarie, d'une sauvagerie indescriptibles et puis il y a les conséquences qui sont tout ce à quoi la jeune fille va devoir faire face. Donc faire face à la famille ce qui est le premier point et lui faire face quand celle-ci ne comprend pas, quand elle ne peut pas comprendre tout ça. Donc des mots qui restent dans le cœur, qui restent dans le ventre et qui ne peuvent pas sortir parce qu'on sait qu'en face il y aura un jugement. Donc on préfère se taire. Je vous rassure tout de même car tous les parents ne sont pas comme ça : il y a des parents qui sont derrière leurs filles et qui les accompagnent lors de leurs démarches. Une victime de viol collectif doit aussi faire face à la justice. Je sais ce que tout ça veut dire et pour faire face à la justice il faut déjà, avant tout, qu'elle trouve l'énergie pour se battre et, croyez-moi, après tout ça, elles n'ont pas du tout l'énergie et pas du tout envie de se battre, elles n'ont même pas envie de se regarder dans une glace tellement elles se sentent misérables et honteuses après ce qui leur est arrivé. Ensuite il faut trouver un avocat et, croyez-moi, c'est une démarche super – galère pour trouver un avocat qui vous écoute, qui entende ce que vous dites, je parle d'avocats compétents – je ne vous vise pas, Madame – je parle d'avocats compétents d'après ce que je vois et entends en ce moment. Beaucoup de victimes m'écrivent quand elles entament une démarche avec l'avocate ou l'avocat : ça ne se passe pas très très bien. L'avocat n'écoute pas forcément ce qu'a à dire la victime et je crois que l'avocat est aussi imprégné par cette espèce de fantôme, cette espèce de rumeur qui se propage un petit peu partout, qu'on a pu constater aussi lors d'un journal télévisé quand on a vu les parents de certains agresseurs être surpris que leurs enfants puissent être des violeurs disant « *Moi, mon fils, quatre ans pour une fellation, c'est cher payé !* » Moi, ce que je propose à cette dame c'est de subir la fellation en recevant des coups dans la gueule et on verra si les quatre ans lui suffiront. Voilà !

Ce n'est pas tout. Il faut savoir que lorsqu'il y a plainte, quand une jeune fille porte plainte, on croit que tout va changer, que sa vie va changer, que tout ça va être terminé. Malgré le dépôt de plainte le quotidien ne change pas, il est toujours le même : il faut faire face aux insultes, il faut faire face aux intimidations, aux coups, aux crachats, etc... Parfois ce sont des bandes qui viennent dans le quartier pour vous faire taire. Malgré ça il faut continuer, il faut maintenir sa plainte, il faut aller jusqu'au bout ce qui est très difficile. Et puis, bien sûr, les démarches sont trop longues, trop compliquées. Je crois que des filles de quatorze, quinze, dix-sept ans et même des personnes de trente ans qui ne comprennent pas trop la justice ni le droit sont complètement perdues.

Je vous explique un petit peu tout ça pour vous montrer combien il serait important qu'il y ait des structures pour accueillir ces jeunes filles parce que leur situation est grave. On est dans une situation tellement lourde, tellement grave ! C'est le concret que l'on demande à cette jeune fille, tout ce à quoi elle doit faire face quand on lui dit qu'il faut porter plainte. Après on occulte complètement l'état de la victime qui est dans un état que je n'ai pas besoin de vous décrire, je crois. Déjà elle-même ne réalise pas ce qui s'est passé. Elles n'arrivent pas à réaliser toute la violence, à mettre des mots, à réaliser la cruauté à laquelle elles ont dû faire face parce qu'il faut aussi savoir que souvent les agresseurs ce sont des copains. Donc c'est très difficile pour elles de porter plainte parce qu'elles se disent « *Celui-là je le connais : est-ce que je suis en droit de porter plainte ou pas ?* » Vraiment de grosses questions. Elles n'arrivent pas à se définir par rapport à tout ça parce qu'il y a un discours ambiant qui fait



qu'elles ne se sentent pas dans leur droit de dire « *j'ai subi ça et ce n'est pas bien : est-ce que j'ai le droit de dire NON ?* » Elles ne se disent pas encore ça, pas suffisamment. On nous montre encore trop du doigt : « *Elle l'a cherché, elle n'avait rien à faire là, etc...* » Et donc je voulais vous parler du concret de la victime auquel elle doit faire face quotidiennement. Il faut savoir aussi qu'elle n'a plus d'école, plus de vie sociale. Plus d'école parce qu'elle ne peut plus aller en cours parce qu'elle n'a plus la capacité de suivre des cours. Deuxièmement il arrive aussi que la jeune fille doive quitter l'environnement, le quartier, etc... se déplacer alors qu'elle est quand même victime. Donc il y a tout ce changement-là, toute cette vie qu'il faut reconstruire ce qui n'est pas évident. Et puis après il y a tout l'état physique. Elles sont souvent en état de prostration. Crises de violence et crises de larmes se succèdent et on se demande pourquoi elles sont violentes. Moi je crois – mais je n'ai pas besoin de vous l'expliquer – qu'avec tout ce qu'elles ont pris dans la gueule, c'est évident qu'elles deviennent violentes. Violentes envers elles-mêmes et puis envers les autres mais d'abord et avant tout c'est envers elles-mêmes (mutilations, déni de soi, état suicidaire, changement d'humeur permanent...). Et puis comme la rumeur continue, ça n'arrange pas les choses. Elles ne savent plus pourquoi un jour elles rient, un jour elles pleurent, deux minutes après elles sont heureuses... Voilà : ça change sans arrêt du tout au tout ; et puis, ce qui est très lourd au quotidien, c'est de vivre dans la peur, peur constante. Même moi encore aujourd'hui je dois faire attention à ce que je fais et regarder où je marche.. C'est à dire que malgré ce que j'ai fait, malgré la plainte, malgré les quinze années qui sont passées, aujourd'hui encore je dois faire attention. C'est une histoire qui va me suivre toute ma vie, c'est une histoire qui fait partie de moi, que je dois assumer moi. Je ne demande pas aux autres de l'assumer mais je l'assume, moi, complètement. Il faut savoir qu'on vit avec cette peur parce qu'on est dans le quartier, qu'on ne change pas de quartier comme ça, qu'on ne change pas de vie. On reste dans le même quartier parce qu'on n'a pas de possibilité d'aller ailleurs. Faire des démarches auprès des assistantes sociales, c'est une autre corvée, une galère pas possible. Je suis en plein dedans donc je sais de quoi je parle. Je n'attaque aucune A.S. s'il y en a ici mais...

Il n'y a plus de vie quand on vit constamment dans la peur. On évite de vivre, on évite de sourire, on évite d'aller n'importe où parce qu'on peut tomber sur une pute qui nous connaît, on peut tomber sur n'importe qui qui ne nous connaît pas forcément non plus mais qui a entendu parler de l'histoire et qui se permet de venir vous chercher des histoires « *au nom du copain que je connais, que je ne connais pas très bien mais ce n'est pas grave parce que je vais le défendre quand même et je viens te faire chier parce que ce que tu fais, c'est pas bien !* » C'est hyper – compliqué tout ça. Moi je vois souvent des filles qui se font agresser par d'autres, par des filles malheureusement. Elles se font agresser par des filles qui n'ont rien compris à l'affaire, qui sont en train de condamner ces filles-là et elles doivent aussi faire face à tout ça.

J'ai une histoire à propos de la jeune fille d'Argenteuil : un après-midi sa maman se promenait. Elle se fait prendre à partie par dix gamines – mais des gamines, quoi, des merdeuses - . Et les dix merdeuses l'ont insultée toute l'après midi en disant « *ta fille a fait tomber tant de personnes, ta fille est une pute, elle a fait tomber tant de personnes...* » etc... Et la dame se sachant vulnérable vis à vis de ces gamines parce qu'elle savait que si elle la ramenait elle allait s'en prendre dix sur le dos elle s'est dit : « *qu'est-ce que je fais ? je me tais ?* » Et oui, elle s'est tue parce qu'elle n'avait que cette solution. Elle ne pouvait rien faire d'autre, elle ne peut même pas porter plainte pour dire « *voilà ce que je subis, voilà les agressions que j'endure alors qu'il y a une action en justice contre les agresseurs de ma fille !* » Donc il faut quand même se poser des questions quand il y a un jugement, une action en justice et qu'on se permet d'exercer des menaces et de torturer psychologiquement ces victimes.

Je crois qu'il est temps aujourd'hui de se réveiller, de s'alarmer, de regarder ces filles d'une autre manière et de cesser de les condamner. Je ne vous souhaite rien de mal et je ne vous souhaite pas de vivre avec cette peur au ventre, quotidienne, vraiment pas parce que ce n'est pas une vie. Moi je l'assume encore aujourd'hui en sachant que je peux sortir un matin de chez moi et qu'il peut m'arriver quelque chose. C'est un risque que je dois prendre pour celles qui arrivent. Je ne sais pas si le coût en vaut la chandelle mais il faut y aller parce que jusqu'à présent je n'ai vu personne prendre notre défense, nous, les filles, ces « putes » ! Je parle de « nous, les filles » parce qu'on m'a souvent mise dans le clan des « putes », des « galériennes », des « taspé » des « racailles », des ci, des ça...

Je suis super fière, à fond, et je crois que je ne ferais pas ce que je fais aujourd'hui si je n'avais pas vécu tout ça. C'est peut-être très dur pour vous de l'entendre mais moi je l'assume complètement. Ce que je fais aujourd'hui j'ai envie de le donner aux autres, à ces gamines pour qu'elles s'en sortent. Le message le plus important pour moi et que je ne vous ai pas dit cet après-midi c'est que malgré tout ce que j'ai pu subir, malgré tout ce que j'ai pu vivre, toutes ces portes fermées, il ne faut pas perdre espoir. Je crois que si je suis là aujourd'hui d'autres aussi peuvent être là, à ma place, aujourd'hui. On appelle ça la résilience : je crois bien que j'en ai une bonne couche. Je ne sais pas d'où elle sort mais je vais en profiter pour « les petites » !

Je vous remercie de m'avoir écoutée.

§

- Applaudissements -

§

#### QUESTIONS – DEBAT.

- La résilience ?
- **Samira** : On commence bien ! Je pense que certains ont entendu parler de Boris Cyrulnik. Je vais faire un peu de pub : Boris Cyrulnik a écrit un merveilleux livre qui s'appelle « Un merveilleux malheur ». Je conseille à toutes et à tous de lire ce livre-là. Il vous permet de comprendre pourquoi vous avez vécu des choses difficiles et d'en faire quelque chose de positif. La résilience c'est la capacité qu'ont les êtres humains quand ils ont été blessés dans leur âme ou dans leur chair de se refaire une vie d'homme ou de femme. C'est comme une matière, je crois que c'est le mercure, qui se déforme et puis se remet en place. Je ferai encore une petite pub : dans le dernier livre de Boris Cyrulnik je suis citée en exemple. Ce n'est pas parce qu'il me prend en exemple qu'il faut l'acheter mais il faut lire ce qu'il écrit. Mon message d'espoir c'est que malgré qu'on ait été blessé, malgré tout ce qu'on a pu subir de difficile dans sa chair ou dans sa tête, avec un peu de « gnac », avec de la volonté – je crois que c'est la même chose – on peut devenir quelqu'un de bien, on peut transformer tout ça : je crois que c'est ça le principal. Le principal ce n'est pas ce qui s'est passé, le principal c'est ce qu'on en fait.. Je crois qu'on a droit, toutes et tous, à une vie meilleure et qu'il faut se bagarrer pour ça. Effectivement ça ne vient pas comme ça. Il y a un effort à fournir. Je peux vous dire que mon effort a duré sept ans, sept ans sans relâche pour me reconstruire, pour avoir ne serait-ce qu'un sourire, pour redevenir humaine c'est à dire sourire et avoir des larmes parce que je ne pleurais plus. Je n'avais plus rien, je n'avais plus envie de pleurer, j'en avais marre de pleurer. Je ne pleurais plus parce que j'étais devenue insensible. Vu que les gens étaient insensibles à mon malheur, j'étais devenue insensible aussi : puisque personne ne me prend en considération, je ne considérerai personne. On peut continuer longtemps ce jeu-là. C'est pour ça qu'aujourd'hui j'ai décidé de faire un travail qui m'amène à pouvoir parler, à témoigner et

à dire à toutes les filles qu'on peut rebondir. Même à trente ans – aujourd'hui j'ai trente ans – on peut recommencer sa vie et heureusement d'ailleurs. En tout cas, si on était « foutu » ce serait triste. Je ne vois pas ma vie comme ça, se dire avec toutes ces femmes « on est foutu ! » non, il faut aller de l'avant. Avant tout, mon message c'était ça : on peut en sortir, s'en sortir et se fabriquer une vie d'homme et de femme « bien », dans la dignité, le respect, l'honneur, etc... Je vous remercie.

- Applaudissements -

§

- C'est difficile d'intervenir après Samira avec l'émotion et la force qu'elle porte en elle et qu'elle nous transmet.

Mais peut-être qu'il y a d'autres témoignages à entendre, des commentaires ou des questions à poser. Il n'y a pas de micro baladeur donc vous venez parler ici à ce micro ou vous parlez très fort de l'endroit où vous êtes. C'est votre choix.

§

- **Mourad** : excusez-moi de vous tourner le dos, je me retournerai dès que j'arriverai à la question.. Je m'appelle Mourad, j'ai vécu trente ans en Algérie, trois ans en France particulièrement à Toulouse. Je voudrais d'abord dire à Samira « j'espère que vous êtes heureuse et si ce n'est pas le cas, j'espère que ça va venir car ça doit être dur à surmonter ». Je voudrais m'adresser à Fadela qui a dit quelque chose avec quoi je ne pourrai être d'accord sur le rapport entre la religion et les droits de la femme. J'ai vécu l'islamisme et l'intégrisme en Algérie. J'ai l'impression quand on parle de rapport entre le féminisme et la religion que soit on n'a pas compris la religion, soit on n'a pas compris le féminisme. Vous avez dit quelque chose de vraiment très positif quand vous parlez de ghettos. C'est justement à cause de ces ghettos que le poids de la communauté fait que certaines personnes sont obligées de se comporter comme se comporte la majorité de crainte de paraître être un marginal. Je connais des gens très aimables qui n'ont pas envie de laisser leur fille ou leur femme à la maison, de les empêcher de s'épanouir mais pour être en harmonie avec le quartier, il faut le faire.. Je voudrais dire ceci à propos de la religion : la religion que je connais le mieux c'est l'islam, c'est la religion de mes parents. Je ferai un petit retour sur l'histoire : est-ce que quelqu'un a entendu parler d'un prophète – femme ? ça n'existe pas. Donc pour moi la femme est niée sur ce plan. D'autre part quand on est un musulman pratiquant se pose la question de la virginité de la femme. Chez les chrétiens on parle d'adultère après le mariage mais dans l'islam on parle de ça même avant le mariage. On n'a pas le droit dans l'islam à un rapport sexuel extra conjugal.../ ...Brouhaha dans la salle.../ Comment peut-on élever une fille dans l'esprit de la religion sachant que la religion admet, accepte, la polygamie ? Si je suis religieux comment vais-je mentir à ma fille ? Est-ce que je lui dirai que la religion ne tolère pas la polygamie ? ou « ma fille, tu as droit à toute liberté... » ce qui n'est pas vrai ? Si je dois apprendre la religion à ma fille je dois la prévenir que, selon l'islam, le mari a le droit de prendre une femme, une deuxième, une troisième, jusqu'à une quatrième avec l'autorisation, ce que la femme ne peut pas faire. Je voudrais dire : comment faire pour élever une fille dans l'esprit de la liberté et dans la pratique de la religion ?
- **Marie Thérèse M.** : je voudrais demander à la salle d'écouter un peu mieux et de ne pas réagir parce que vous empêchez ceux qui parlent d'aller au bout de leur pensée. Laissez les gens s'exprimer jusqu'au bout de leur pensée.
- **Fadela** : Avant de répondre à Mourad je voudrais souligner qu'on n'est pas des théologiens quelle que soit la religion. C'est la première chose. La deuxième chose c'est que je souhaiterais sincèrement que le débat ne tourne pas uniquement autour de l'islam parce qu'il est bien évident que l'on va tomber dans ce que je dénonçais tout à l'heure, la réduction de notre Mouvement à la question des femmes issues de l'immigration.. Je veux

bien répondre à Mourad à partir de mon expérience et de l'enseignement que j'ai reçu sur l'islam, expérience personnelle qui n'engage que moi et personne d'autre.. Je suis née en France de père et de mère étrangers de confession musulmane et analphabètes. L'islam qu'ils m'ont transmis, bizarrement, c'est un islam que j'ai appris avec mon père et avec ma mère mais en même temps que j'ai appris et compris dans les écoles coraniques ici, en France, par des professeurs venus d'Egypte qui ont passé leur temps, en vérité, à nous mettre des coups notamment parce qu'on refusait de porter le foulard. Je rappelle tout de même – attention : ce n'est pas une critique sur le port du foulard - que je n'avais que huit ans et que c'était intolérable dans ma tête de cacher mes cheveux sans comprendre pourquoi. Ils font partie de ces profs (je ne sais pas si on peut les appeler « profs ») ils font partie de ces gens qui m'ont beaucoup, mais vraiment beaucoup éloignée de ma religion un temps. Pourquoi ? parce qu'à aucun moment on n'a donné à cette enfant que j'étais à l'époque aucune explication pour dire pourquoi il fallait porter le foulard, etc... C'est la première chose . Il faut savoir que c'est ça qu'on apprenait ici, en France, de notre islam dans les années 70 / 80 en sachant que nos parents sont analphabètes. Maintenant il faut qu'on soit très clair : je ne cache pas que je suis musulmane pratiquante, avec une pratique qui me concerne, qui ne regarde personne que moi parce que ça reste du domaine de la sphère privée. Je le dis pour répondre à Mourad parce que ce n'est pas incompatible non plus de vivre dans une république laïque et d'être musulman pratiquant ; ça me paraît normal du point de vue de la définition de la laïcité qui, jusqu'à nouvel ordre pour moi, est la protection des minorités dans leurs pratiques culturelles. Mais en même temps il est clair aussi que je ne suis pas quelqu'un qui a un bâton de pèlerin et qui passe son temps à aller prêcher sa religion à l'extérieur et encore moins quelqu'un qui instrumentalise politiquement l'islam pour mettre en œuvre tous ces outils d'oppression non seulement en direction des femmes mais beaucoup plus loin que ça, Mourad, en direction aussi des garçons et des hommes. Je rappelle quand même, mais je ne veux pas qu'on lance le débat, que dans nos pays d'origine et au-delà de ces pays d'origine (je suis d'origine algérienne) dans les pays arabes musulmans je ne connais aucune démocratie, aucune, dans aucun pays musulman, malheureusement. Je le regrette sincèrement et je fais partie de ces gens qui combattent et qui sont solidaires de ce qui se passe en Algérie d'abord parce que c'est mon pays d'origine et j'y tiens, je suis d'ailleurs très fière de ça puisque mes ancêtres ne sont pas enterrés ici mais de l'autre côté de la Méditerranée : c'est très important pour moi. Je veux dire que dans ces pays-là il n'y a pas de démocratie et – sans vouloir que l'on s'attarde sur ces questions – je fais partie aussi de ces gens qui pensent que, dans la communauté musulmane, il va falloir peut-être passer par cette révolution et ce « Siècle des Lumières » qui séparera l'État du religieux pour permettre l'émancipation des individus. Alors, pour répondre tout simplement à ta question, Mourad, je suis un produit de tout ça : à la fois de cette République que j'ai apprise à l'école républicaine, justement de ce creuset français dont j'ai bénéficié mais je suis aussi un produit d'un autre pays auquel je suis attachée avec des traditions et des valeurs auxquelles je suis attachée. Mais ce que je partage avec vous tous ici ce sont ces valeurs communes que sont les valeurs républicaines, la démocratie et la laïcité que nous devons défendre aujourd'hui coûte que coûte dans les quartiers.

§

- Applaudissements -

§

- \*\*\* : Je voudrais qu'on revienne à nos moutons c'est à dire les violences exercées contre les femmes. Moi , je devais aller skier ce week-end et j'y ai renoncé pour être ici. Je suis restée vraiment pour être là. Je voudrais soulever deux questions : *Que faire pour*

*arrêter cette violence faite aux femmes aujourd'hui ?* On ne peut pas mettre un « Sarko » derrière chaque femme dans les cités : c'est là le problème. Est-ce qu'il faut changer les mentalités des bonshommes ? parce qu'aujourd'hui ce sont eux les violeurs et non le contraire. Qu'est-ce qu'on peut faire pour éduquer ces hommes, ces garçons qui dès l'âge de douze ans n'ont aucune conscience des limites ? Aujourd'hui - même, au cours de cette manifestation j'ai assisté à des violences de gamins de douze ans qui sont venus là pour montrer qu'ils sont là. Les adultes étaient absents, les cités étaient vides. C'est sur ça qu'il faut réfléchir parce que personne ne le fera à la place des femmes. Deuxièmement, je voudrais te dire, Fadela, que ça fait trois fois que tu nous répètes que tu es musulmane pratiquante comme si tu te couvrais d'un voile de protection. Moi, je n'en ai rien à faire que tu sois musulmane pratiquante. Nous sommes là aujourd'hui en tant que femmes qui subissent certaines violences. Arrêtons aussi avec cette défense-là, cette étiquette, ce passeport qu'on nous montre pour nous dire « *tu sais, moi, malgré tout, je suis musulmane.* » Il faut arrêter pour ne pas passer nos soirées à définir l'islam. Autre chose c'est qu'on parle des problèmes de la cité. Nous n'allons pas les régler ce soir. Moi j'assiste à d'autres réunions où l'on parle des ghettos, de la maltraitance, des cités, etc... Aujourd'hui il s'agit de femmes et restons-en là. Ce sont elles qui souffrent aujourd'hui et non pas les hommes. Arrêtez de vouloir tout traiter. Oui, bien sûr, les hommes souffrent aussi, on est d'accord mais aujourd'hui tu n'as pas fait la marche pour défendre tout le monde, il faut sérier les problèmes. Je suis un peu virulente mais je crois qu'il fallait le dire. Au revoir.

## §

Fadela : Je vais répondre sur les trois interpellations. D'abord il faut bien comprendre une chose, je l'ai bien précisé dans l'introduction : oui, effectivement, c'est une marche des femmes mais je rappelle quand même que le titre c'est « LA MARCHÉ DES FEMMES CONTRE LES GHETTOS ET POUR L'ÉGALITÉ ». J'entends, bien sûr, ce que tu dis - on se tutoie - qu'il faut cibler etc... Il n'empêche que la vérité c'est que j'ai bien précisé que nous ne sommes pas un mouvement féministe par essence ; cependant on a travaillé sur la question des femmes, on a travaillé sur la régression du statut des filles dans les quartiers, on a constaté la recrudescence des violences en direction des filles, des insultes, des viols collectifs, des filles qu'on « crève » dans les quartiers, etc... Il n'en demeure pas moins que si nous n'avions pas mis comme titre (et j'en assume l'entière responsabilité) « La marche des femmes contre les ghettos et pour l'égalité » parce que je m'appelle Fadela, parce que je suis une femme des cités, contrairement à ce que tu peux penser, cette question m'aurait toujours été posée. J'aimerais qu'on ne me la pose plus mais il faut savoir que tous les journalistes me demandent de quelle confession je suis; il est alors pour moi important de dire « c'est la marche des femmes contre les ghettos... ». Si on se fixe uniquement sur moi en tant que porte-parole de ce Mouvement, avec tout ce que je suis comme patchwork d'identités on arrivera à nous réduire immédiatement à « *c'est les filles qui vont emmerder leurs pères, leurs frères et faire chier l'islam, etc...* » : je l'ai dit et je le précise toujours : ce n'est pas mon propos. Si l'on parle de la marche des femmes c'est parce que ce sont les femmes qui sont touchées de plein fouet et si l'on parle des ghettos c'est parce que c'est à l'intérieur des ghettos que ça se passe et c'est parce que c'est l'ensemble des gens qui habitent ce cités-là qui souffrent de la première violence, non pas définie comme Monsieur le Ministre Sarkozy peut le penser. La première violence subie dans les cités par l'ensemble des gens qui y habitent c'est la violence sociale. Il faut que vous compreniez ce qui se passe, c'est très important. Il est évident pour moi que je la refuse ( je vous le dis et on est des milliers à le dire aujourd'hui) : on refuse ! Plus la marche avance, plus le Mouvement prend de l'ampleur et plus le discours est porteur. Nos refus : il est évident pour moi en tant que fille d'immigrés par

exemple que je ne tolère plus et que je n'accepte plus dans ma tête et dans ma mémoire – cette petite mémoire qui m'a été construite depuis que mon père a immigré – je n'accepte plus que mes parents aient été bafoués. Je n'accepte plus, moi, en tant que femme et en tant que fille des cités issue de l'immigration, d'être humiliée et bafouée. Je n'accepte plus non plus que la troisième génération et quand je parle de troisième génération ce n'est pas celle qui est d'origine étrangère, c'est toute cette jeunesse qui habite ces quartiers-là, y compris les gamines que l'on appelle « *les blanches* » de souche française qui vivent exactement la même souffrance que « *les beurettes* » et « *les blackos* », je n'accepte plus qu'elles vivent dans ces conditions !

Il n'est pas question pour moi en tant que femme parce que je pense être une femme qui refuse l'exclusion et qui croit en l'humanité progressiste, je ne tolère plus qu'en France, dans mon pays qui est porteur de cette idée des Droits de l'Homme et qui, à travers le monde, apporte cette lumière des Droits de l'Homme et des valeurs universelles on brûle les Sohane et on agresse les Samira. Qu'on m'explique cette contradiction flagrante qui est meurtrière et assassine de porter en son sein des actes de violence : cramer des filles dans des caves n'est pas acceptable et ce n'est pas supportable. Voilà pourquoi on a décidé d'entreprendre la marche. C'est important d'apporter cette précision.

Le troisième point : sur le fait d'intervenir directement sur les violences faites aux femmes. Tu penses bien que, moi toute seule, je peux toujours aboyer (tu connais le slogan ?) la caravane passe... La sagesse populaire l'a très bien dit : « Les chiens aboient, la caravane passe ». Par contre je suis convaincue que certaines rencontres sont intéressantes : par exemple mercredi prochain je dois rencontrer Madame la Ministre déléguée à la parité entre Hommes et Femmes. Il est évident aussi que parce que « La Fédération Nationale des Maisons des Potes » travaille depuis treize ans en direction des femmes des quartiers, tout le monde constate aujourd'hui qu'il y a effectivement un problème dans ces quartiers-là notamment pour les filles. On nous a donc fait entrer dans une instance qu'on appelle « l'observatoire de la parité ». Moi je l'ai dit comme je le pense à Mme la Ministre : si c'est pour travailler et faire avancer les choses, ça nous intéresse, par contre si c'est pour y aller, parler, sans que rien n'avance, je claque la porte. Je n'ai pas de temps à perdre car je crois que, dans les quartiers, c'est une course – poursuite. On est vraiment dans une logique destructrice. La décomposition sociale a presque atteint son degré le plus grave et si les gens, d'abord les gens de ces quartiers, les filles, les garçons ensemble ne s'y mettent pas, les parents aussi, on n'y arrivera jamais. Et pour arriver à faire changer les mentalités, notamment sur les violences faites aux femmes, je pense sincèrement qu'il faut une nouvelle campagne nationale mais encore ça ne suffira pas. Il ne suffit pas d'informer, comme d'habitude, il faut travailler sur les mentalités. Pour travailler sur les mentalités les mères portent une très grande responsabilité à travers l'éducation qu'elles véhiculent auprès de leurs enfants. Je l'ai entendu tout à l'heure, cet après-midi. C'est important et je précise qu'on reste malgré tout (que ça plaise ou que ça ne plaise pas) dans des sociétés patriarcales même si on est dans le cas d'une parité. On peut parler de la parité. Moi j'ai fait partie de ces filles qui disaient que nous étions d'accord sur le principe de la parité mais ma vérité à moi et notre vérité pour celles qui habitent les quartiers, ça ressemble étrangement pour nous (je le dis et ça a d'ailleurs été repris) à des soldes chez Hermès. C'est aussi simple que ça. C'est à dire que ça n'a aucune existence précise dans notre réalité au quotidien. La parité, on est d'accord mais concrètement, sur le terrain, ça s'arrête aux frontières virtuelles du ghetto. C'est ça la vérité. Et pour arriver à faire changer les mentalités, c'est une vérité aussi, les mères portent une grande responsabilité : ça suffit de faire une séparation entre les garçons et les filles, ça suffit d'élever les garçons plus et mieux que les filles ! C'est une réalité que j'ai vécue d'abord personnellement et que d'autres vivent encore aujourd'hui. Quand on parle par exemple du mythe de la virginité – je sais que ça fait grincer tout le monde – on me dit « *tu te rends*

*compte de ce que tu racontes ?... »* La vérité c'est quoi ? Je ne fais pas partie des filles qui disent « *après tout on est libre : il faut aller se dévergonder !* » Pas du tout, ça c'est du baratin. Il y a une chose qui existe pour moi et qui est très importante c'est le droit de choisir. Le droit du choix suppose que l'individu est libre de choisir d'avoir ou non une sexualité. On doit laisser ce droit du choix à l'individu, qu'il soit garçon ou fille, quelle que soit son origine et quelle que soit son obéissance ou sa philosophie. C'est très important, c'est là une des atteintes les plus fondamentales aux droits de l'homme, aux droits de la personne. Vous savez comme moi, contrairement à ce que dit Mourad, que dans les quartiers (et pas uniquement dans les quartiers) les gens d'origine étrangère vivent un islam en étant victimes d'un retour aux traditions païennes. Les familles de souche française sont touchées aussi. C'est pour ça que j'insiste sur l'exclusion sociale dans laquelle on baigne parce que ça concerne l'ensemble des gens qui habitent ces cités. Quand on est dans une dérive, entendre parler du « droit à la culture pour tous » ne signifie rien. C'est un effet d'annonce, ça part d'un bon sentiment mais la vérité c'est que l'accès à la culture ça coûte de la thune et quand on a dix enfants c'est impossible de les envoyer tous au musée du coin. Et quand on voit l'école aujourd'hui, quand on a changé la carte scolaire on a favorisé l'instauration des lycées et des collèges « ghettos ». Voilà la vérité. Moi, on ne va pas m'expliquer qu'un gamin qui va dans un lycée ou un collège à côté de son quartier pourra se présenter devant son établissement scolaire en se déshabillant, tel un oignon, de toutes ses problématiques et de toute l'accumulation des handicaps sociaux qu'il porte, de la violence, etc... qu'il vit. Ce n'est pas vrai : il entre avec toutes ses problématiques à l'intérieur de l'école. C'est pour ça qu'on a aujourd'hui des problèmes à l'école. C'est pour ça que les profs que je salue par ailleurs et dont le travail est extraordinaire mais très difficile sont eux-mêmes en difficulté : c'est très difficile de transmettre un savoir à des enfants qui ne sont pas encore prêts parce qu'on ne leur a pas donné l'égalité des chances, parce que cette fameuse égalité qui est inscrite dans notre Constitution s'arrête (comme la parité) aux frontières virtuelles du ghetto. C'est très important et c'est pour ça qu'il est très important de dénoncer les ghettos. J'espère que j'ai répondu. Juste un dernier point : je n'exclus pas, bien évidemment, le rôle des pères : ça aussi c'est important.

- Applaudissements -

§

- **Charles Lay** : Je voudrais te dire simplement puisque tu as trente ans, tu n'es qu'au tiers ou au quart de ta vie (les femmes vivant jusqu'à 90 ou 120 ans) donc tu as encore le temps de bosser, tu ne vas pas t'emmerder avec le premier tiers ou le premier quart qui a été sans doute difficile. Il te reste tout ça pour foncer après. Je voudrais encore dire une chose : il se trouve que moi j'ai travaillé au Lycée El Ayat à Oran en 1966 et j'ai été viré du lycée parce qu'il y avait des femmes, des élèves, qui faisaient grève parce qu'on leur avait nommé une Française comme directrice qui était agrégée de philosophie mais qui avait épousé un Algérien en faisant de lui un polygame. Moi, j'ai été sanctionné, j'ai eu la plus grave sanction : j'ai été suspendu de fonction et mis à la disposition du gouvernement français. Il n'empêche qu'il y avait quelque part des gens qui en 1966 / 68 avaient commencé de réagir. Je reste persuadé que la libération des femmes se fera au travers de l'école, par leur qualification professionnelle et leur indépendance. Je veux en donner un exemple d'aujourd'hui : j'ai une jeune voisine de trente et un an. Elle a trois enfants. Elle a été mariée une fois, ensuite elle a eu un autre enfant et puis un troisième donc avec trois pères différents. Elle n'a aucune qualification, aucun diplôme, rien. Et malgré une volonté de travailler énorme elle est dans la merde. Elle n'est pas venue ce soir (et c'est là où je dis mon impuissance) parce qu'elle avait peur de la pression sociale de l'immeuble où nous vivons. Elle avait peur qu'on la voit à la télé ou je ne sais quoi. Il y a cette peur et je

dis toute mon impuissance ; je ne sais pas si vous, vous avez des solutions pour nous aider dans ce cas.

-**Samira** : Monsieur, je voudrais juste vous répondre que même commencer sa vie à trente ans n'est pas forcément agréable. Commencer sa vie à trente ans, bien sûr, il me reste pas mal de belles années à venir mais je peux vous dire que mes plus belles années, mon enfance et mon adolescence, ont été saccagées et que de commencer sa vie à trente ans, ce n'est pas une vie, Monsieur. Ce n'est pas une vie : ce que je veux dire par là c'est, bien sûr, qu'avec des phrases on peut tout . J'ai très bien compris qu'il me reste du temps devant moi mais moi, je vous parle du temps derrière, Monsieur. Ça fait quinze ans et quinze ans, pour une gamine, c'est long, c'est tout ce que je voulais vous dire mais je ne vous accuse pas vous. Ce que je voudrais vous faire comprendre c'est la longueur et la douleur qui est très longue et qui dure quinze ans. Ça veut dire qu'à l'âge de quatorze ans, moi, je n'ai plus de vie, je n'ai plus rien, je ne la commence qu'aujourd'hui. C'est dur, Monsieur, de se dire à trente ans qu'on commence seulement sa vie. À cause de quoi ? ce n'est pas à cause de moi, c'est à cause de gens qui m'ont fait du mal. Ce serait encore à cause de moi, et moi je me mets dans la merde toute seule, je ne m'en prendrais qu'à moi. Il n'y a pas de problème, mais là, ce n'est pas moi et c'est dur de commencer sa vie à trente ans : vous comprenez ? C'est facile de se dire : bon, c'est bien, il t'en reste pas mal devant mais je n'oublie pas celles que j'ai passées derrière. Elles sont en moi.

§

- \*\*\*: Je voudrais dire que le collectif toulousain a intitulé sa marche « MARCHÉ CONTRE LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES ET POUR L'ÉGALITÉ ». C'est vrai qu'on n'a pas mis les termes « CONTRE LES GHETTOS » . C'était volontaire de notre part parce qu'on voulait mettre l'accent particulièrement aujourd'hui sur les violences faites aux femmes dans les quartiers qui ne sont pas dénoncées. On parle beaucoup des violences dans les quartiers mais on parle rarement des violences faites aux femmes. Je voudrais parler des violences conjugales dont on n'a pas beaucoup parlé cet après-midi ni ce soir. C'est aussi une violence énorme contre laquelle on se bat depuis des années et c'est important, c'est dans les textes de la marche nationale. Je sais que vous en avez beaucoup parlé aux États Généraux et il faut en parler et en reparler. Voilà. Je veux dire qu'il faut sortir de la sphère privée pour arriver à la sphère publique et même dans cette sphère publique ça ne suffit pas parce que la sphère publique est encore assimilée à la sphère privée dans les quartiers. Du coup, il faut aussi lutter dans les quartiers pour que cette sphère publique soit réellement une sphère publique d'égalité pour les femmes. Quand tu dis, Fadela, « *On n'est pas d'essence féministe* » moi, je veux dire que le féminisme n'est pas le fait d'être contre les hommes. Le féminisme dénonce les ghettos. Ce n'est pas du tout contradictoire d'être féministe et de dénoncer les ghettos, de dénoncer l'oppression faite aux hommes et aux femmes. Être féministe ça veut dire simplement qu'on a une analyse de la domination historique des hommes sur les femmes, qu'on lutte contre ça. C'est pour ça qu'on voulait centrer cette journée sur les violences faites aux femmes et ça ne veut pas dire qu'on ne veut pas dénoncer les ghettos. Pour moi, toutes les femmes qui bougent sont des féministes c'est pourquoi je suis un peu étonnée que tu dises : « *On n'est pas d'essence féministe* » . Pour moi, votre mouvement est entièrement féministe et on se reconnaît dedans en tant que féministe, complètement. Ensuite, par rapport aux institutions et au rôle de chacun dans le changement des mentalités : C'est vrai qu'on parle beaucoup des mères quand on parle de changer les mentalités et je trouve que les mères portent un lourd poids sur leurs épaules parce que si l'école, si la société entière, si les institutions ne travaillent pas au changement de mentalités les mères toutes



seules ne peuvent pas y arriver : c'est trop difficile quand on est isolé. Il faut un mouvement collectif et il faut que les institutions soient porteuses de cette volonté. C'est aussi pour ça qu'on lutte, pour que les institutions soient porteuses de l'égalité entre les hommes et les femmes et c'est comme ça qu'on avancera. C'est reconnaître que les femmes victimes de viols et de violences conjugales sont des victimes, que la justice les reconnaisse, qu'elles aient un accueil partout en tant que victimes ; qu'on reconnaisse aussi le rôle des institutions dans le fait que l'égalité n'a pas encore assez avancé entre les hommes et les femmes c'est pour ça que je trouve que le combat doit avoir lieu au niveau des institutions et il ne faut pas toujours reporter sur les mères ce qui ramène encore dans la sphère privée.

## §

- **Fadela** : Juste sur deux points : le fait que je dise qu'on n'est pas d'essence féministe. Il faut comprendre une chose : ce n'est pas péjoratif, bien évidemment. Moi, je n'ai pas la prétention de croire que je suis un Mouvement féministe à moi toute seule avec la marche et les marcheuses. Non, ce n'est pas ça. Mon propos c'est de dire : on n'est pas d'essence féministe comme le M.L.F., comme toutes les organisations quoi portent le combat des femmes, de toutes les femmes. Mon propos est de dire tout simplement que la « Fédération Nationale des Maisons des Potes » a travaillé sur la question des femmes sur un constat amer mais elle n'a pas vocation à faire ça, pas uniquement ça. Je vous ai dit tout à l'heure ce qu'on était, je vous ai expliqué qu'on menait d'autres campagnes comme les repas de quartiers qui n'ont rien à voir avec la problématique des femmes des quartiers si ce n'est qu'en faisant cela on renforce un peu la cohésion sociale et tout ce qu'on peut dire sur les relations entre les garçons et les filles, inter - générations, etc... C'est pour ça que je dis qu'on n'est pas d'essence féministe, ce n'est pas notre vocation première et ça je le laisse aux féministes qui le font très bien, qui continuent à mener la lutte ce dont je suis entièrement solidaire. Je ne suis pas en train de me détacher de ce problème mais je voudrais bien que vous compreniez que la « Fédération », c'est toute une palette d'actions que l'on mène dans les quartiers et le travail en direction des femmes c'est juste un élément (sans nuance péjorative). Je ne veux pas entrer dans des débats comme je vois à Paris où on dit « *Fadela, tu n'es pas féministe, etc.* » Non, pas du tout. Depuis que je suis gamine on est en train de lutter pour les droits. Le Mouvement des Femmes des Quartiers n'a pas d'existence juridique, il faut bien le comprendre. C'est la Fédération qui existe en tant qu'entité juridique et dont je suis responsable. Le Mouvement des Femmes des Quartiers n'est qu'une action à l'intérieur de ce que fait la Fédération. C'est pour bien préciser les choses. Maintenant sur le changement des mentalités et l'interpellation des institutions je vais être très claire. Je suis d'accord à 1000% parce qu'au-delà du travail qui a été fait par les féministes, au-delà des luttes, au-delà des acquis, on voit bien au niveau international qu'un nouvel ordre moral est en train de s'installer, on voit bien que tout est en train de se faire grignoter, on voit bien qu'on est en train de perdre quelque chose. Il faut donc se remettre en mouvement pour repartir à la reconquête de la République dans les quartiers, dans les cités - ghettos. On sent bien ce que ça veut dire, on est d'accord mais peut-être pas sur la forme et les moyens. Il n'empêche qu'on est tous d'accord pour dire qu'il faut repartir à la reconquête de ces territoires qui font partie de notre République. On ne peut pas laisser des territoires de notre République où la République n'existe pas. Il est bien clair qu'au niveau des Institutions d'après ce qu'on est en train de faire à travers la Marche, le manifeste des revendications qu'on a fait à l'époque des États Généraux des femmes des quartiers n'est pas suffisant. C'est un travail de petites fourmis qui n'est pas suffisant. La marche va nous permettre, entre autres, d'approfondir l'analyse et d'approfondir les besoins pour présenter des propositions

vraiment pertinentes. On est en discussion avec le Ministre de la Ville, Borloo, que j'ai vu la semaine dernière et je rencontre régulièrement le chargé de mission sur les quartiers pour voir ce qui se passe. Je ne vous cache pas qu'on est très revendicatif parce que ce n'est pas de la rigolade et je ne suis pas là pour aller cirer les pompes des uns et des autres, je n'en ai strictement rien à foutre. Ce qui m'intéresse moi aujourd'hui c'est que ça ne crame plus dans les quartiers globalement et qu'on ne crame plus des filles dans les caves. Dans tout le travail qui est fait, partout, il n'y a pas que la Fédération, il y a d'autres organisations qui le font et le font très bien. Mais je pense qu'il faut être uni dans le rapport de force pour imposer à nos institutions une logique et une volonté politique qui renverse la situation dans les quartiers et qui, notamment, protège les filles. Samira a dit une chose terrible : c'est qu'aujourd'hui les filles qui cassent « l'omerta », qui vont parler, porter plainte pour des raisons x ou y, pour ce qu'elles ont subi comme violence, sont en danger. Il en va de même dans toute l'Europe. Il n'y a pour elles aucun hébergement d'urgence. Je fais des pieds et des mains devant le Ministère de la Ville pour expliquer qu'on a besoin tout de suite, maintenant et pas dans dix ans d'hébergements d'urgence. Je ne dis pas que les filles doivent rompre avec leur famille. Moi, je suis née dans une famille arabo – musulmane berbère, j'ai vécu l'oppression mais j'ai fini par comprendre que mon père était conditionné et ne pouvait transmettre que ce qu'il avait reçu, qu'on ne lui a pas donné les instruments du savoir pour permettre son émancipation. Comment voulez-vous qu'il m'apprenne la République quand on lui a pas appris la République ? Comment voulez-vous qu'il m'apprenne la liberté quand on ne lui a pas appris la liberté ? et encore moins la démocratie. Il appartient à certains d'entre nous de prendre des mesures et les Institutions sont interpellées sur ces sujets. Sur les questions d'hébergement d'urgence moi, j'ai préféré avoir une discussion très longue, très fructueuse, très violente aussi mais sans rupture avec mon père. Je pense que c'est très dur pour une fille. Il faut bien comprendre ce qui se passe pour une fille en situation de rupture familiale sauf s'il y a danger de mort, bien évidemment. Il y a ce cordon ombilical qu'on appelle l'amour paternel ou maternel, très important, très fort et une fille qui rompt avec sa famille pour des raisons x ou y et surtout de liberté immédiate le paie souvent très cher. Au bout de cinq ans on a des cas où, malheureusement, elles sont entrées dans la consommation de drogue et dans la prostitution. Il faut aussi travailler là-dessus et trouver des solutions. Mais quand j'interpelle Borloo sur les hébergements d'urgence la semaine dernière il me répond : « ça va coûter de l'argent !... » Je lui dis « *Oui, mais on parle de vies humaines et jusqu'à nouvel ordre la République doit assurer la protection de tous les citoyens et pas seulement d'une certaine élite.* » Voilà : ça veut dire que le combat continue et il faut y aller.

## §

- **Samira** : Moi, je peux vous parler de ce que je vois concrètement sur mon terrain. Je viens du 93 et, malgré mon histoire, pendant quinze ans j'ai observé ce qui se passait dans mon quartier : les filles, les garçons, ce qui se disait et ce qui ne se disait pas... Ce que je constate vis à vis de mes frangines, mes sœurs – je vous parle avec mes mots simples – c'est que généralement il n'y en a pas une qui s'épanouit, qui va dans la vie avec un sourire; il y a toujours quelque chose qui se passe, il y a toujours une cassure. Moi, je vois que les filles ne grandissent pas bien en ce sens qu'il faut jongler avec la famille, avec son choix, avec ceci et cela... Je ne dis pas qu'il faut prendre la rue, je dis simplement que ces filles-là, avec tout ce à quoi on doit faire face quotidiennement, ce poids de la tradition, etc... là c'est très difficile de s'épanouir, très difficile de voir une jeune fille partir dans la vie en souriant : il y a trop de dégâts, trop de jeunes filles cassées. Il faut que ça change, il faut que nos mères changent, que nos pères, nos frères changent. Et c'est pareil pour les

garçons. Je constate qu'ils sont victimes de plein de choses que je ne vais pas énumérer, Fadela l'a très bien fait. Ils ne grandissent pas dans l'épanouissement et c'est de ça qu'il faut s'alarmer. Je vais laisser Olivier parler de la condition des hommes puisqu'il a des choses à dire.

§

- Olivier : à moins que d'autres veuillent intervenir avant...

§

- **Noria** : Bonsoir. Je voulais intervenir sur le fait de ne parler que des femmes car parler des quartiers c'est parler des hommes et des femmes, des garçons et des filles. Beaucoup de travailleurs sociaux doivent s'interroger sur ce qui se joue dans les quartiers à travers même leur fonction. On parlait tout à l'heure de questionner les Institutions et on voit bien que ce n'est pas facile. Par ailleurs je forme moi aussi dans l'Éducation Nationale des enseignants sur la question de l'égalité entre hommes et femmes et on voit que ce n'est pas un sujet facile pour des personnes qui ne vivent pas forcément dans ces quartiers. Mais est-ce que l'égalité est acquise entre hommes et femmes en dehors même de ces quartiers ? Donc, à l'intérieur des quartiers, j'aimerais bien que tous les travailleurs sociaux, les éducateurs, les assistantes sociales, tous ces acteurs sociaux qui sont dans les quartiers, qui eux-mêmes agissent par leur présence dans les quartiers s'interrogent. Quand on voit les éducateurs de rue, quand on voit que la plupart du temps ces éducateurs sont des hommes qui circulent dans la rue et vont à la rencontre d'autres hommes montrant par leur présence diurne dans les quartiers que l'espace est celui des hommes et non pas des hommes ET des femmes tandis que les A.S. et autres acteurs sociaux sont dans des espaces privés où les mamans se rendent en circulant de leur maison à ces lieux, on constate que l'implantation même des actions dans les quartiers renforce cette identité du masculin, des hommes, dans l'espace public des quartiers. Vous êtes tous présents, vous pouvez vous interroger sur votre pratique professionnelle, même en interne quand, des éducateur de rue, par exemple, circulent et disent aux femmes : « *toi, ce n'est pas la peine de circuler dans la rue dans ta pratique professionnelle parce que tu vas être en danger face à des hommes.* » Il y a aussi des Institutions implantées dans les quartiers et les actions que l'on propose dans les quartiers pour pallier la violence sont des actions uniquement tournées vers les garçons parce que les filles « n'ont jamais posé de problème ». Les filles ont été « invisibilisées » et aujourd'hui ce sont elles qui font cette marche pour se rendre visibles. Je salue cette visibilité de filles de toutes origines parce que souvent l'image que l'on a des filles de ces quartiers se réduit à l'image des filles maghrébines alors qu'elles ont toutes, dans leur propre famille des contraintes. Je vous dis ça parce qu'on a mené une action qui a duré pendant plus de sept ans « *Mémoires de filles, Histoires de quartiers* ». Elles se sont questionnées sur la place des filles dans les quartiers. Je vous fais part de toutes ces réflexions et je crois bon de connaître et de faire connaître ces interrogations aux Institutions, à la Politique de la Ville et autres qui cautionnent, du moins de manière indirecte, la violence en ne mettant en place que des actions tournées vers les hommes. Il fallait un peu ramener le débat vers les familles. Toutes les actions qui sont menées divisent les familles : d'un côté pour les mères, d'un côté pour les garçons et quand on parle des jeunes c'est toujours au masculin. « *Jeunes* » dit « masculin » et non « filles et garçons ». Pour eux on fait toutes les actions : on les emmène à la mer, à la plage. Les filles, qu'est-ce qu'elles font ? Elles sortent du quartier, elles vont ailleurs, elles vont en ville, elles circulent comme vous le dites : elles sont des circulantes ! Aujourd'hui vous marchez : vous êtes encore des circulantes si je puis dire. On a aussi des actions pour les enfants de 10 à 12 ans et quand chacun revient dans sa

famille après avoir rencontré des gens de secteurs complètement différents, qu'est-ce qu'ils racontent ? Vous devez vous questionner sur ce que vous mettez en place pour aider à l'égalité entre hommes et femmes et non pour diviser les pères, les mères, les frères et les sœurs. Cette marche est aujourd'hui menée par des femmes certes mais si on ne questionne pas les garçons, s'ils ne participent pas à l'action et à la réflexion, demain encore il y aura séparation.

## §

- **Marie-Christine Etelin** : Si ce soir j'avais de l'humour je dirais que les propos que vous avez tenus, Samira, m'ont un petit peu rajeunie. Mais devant la souffrance, toujours la même, ce n'est pas facile d'avoir de l'humour. Ce que je voudrais dire c'est que ce que vous avez raconté c'est quelque chose que j'entends depuis trente ans puisque je suis une grande sœur. C'est un témoignage, pas quotidien heureusement, mais le plus souvent mensuel parce que des viols à Toulouse il y en a et ce que j'entends, je l'ai entendu et je l'entends encore. Par contre il y a des choses qui sont différentes. J'ai entendu que « toutes les femmes étaient « *des putes* » sauf ma mère, ma sœur et celle qui sera ma femme. » Ça je l'ai entendu il y a une vingtaine d'années, premièrement, donc ça n'est pas nouveau. J'ai entendu que les filles couraient plus vite la jupe relevée que les garçons le pantalon baissé. : ça, c'est pas nouveau. J'ai entendu qu'elles étaient toutes des *putes* y compris leur avocate – ça, c'est pas grave – on assume. Par contre, il y a quelque chose, moi, qui m'interpelle c'est le phénomène que vous décrivez comme étant le phénomène de la tournante. Nous nous sommes réunis parce que ce phénomène nous intéresse à Toulouse comme ailleurs. Nous nous sommes réunis de façon tout à fait informelle avec un petit groupe d'avocats pour en discuter. Et nous, ce qui nous interpelle dans ce phénomène, ce qui nous semble tout à fait nouveau justement c'est ce phénomène que nous avons qualifié de « mafieux ». Vous avez parlé tout à l'heure d'OMERTA. L'omerta, c'est la loi du silence de la mafia. Alors, qu'est-ce que ça veut dire ce phénomène mafieux ? Le phénomène mafieux, tout le monde le sait certainement ici, c'est un phénomène à base économique. Donc le phénomène de la tournante est un phénomène mafieux. C'est une idée qu'on va peut-être développer, qui se révélera peut-être exacte, en tous cas c'est une idée à creuser. Le phénomène de la tournante serait lié justement au ghetto c'est à dire aux problèmes économiques rencontrés dans les quartiers et c'est en ce sens que moi je comprends parfaitement qu'en même temps vous dites « les violences faites aux femmes » -celles-là on les connaît – c'est un phénomène historique. Je rappelle que le viol en réunion – ça c'est la qualification juridique – est d'abord un acte de guerre, ça c'est certain, contre les femmes. C'est un acte de guerre mais qui a une histoire millénaire. Ce n'est pas un phénomène récent. Ce qui est récent dans votre expérience, dans ce que vous avez vécu, c'est que c'est un échange sur base de pouvoir à fondement mafieux. J'aimerais qu'on essaie de voir si on peut avancer par rapport à ça parce que ça lie « violences faites aux femmes » sur un plan tout à fait général (à la maison, etc...) et le fait même des quartiers qui sont aujourd'hui *ghettoïsés*. Des remèdes, on en a tous. À mon avis, le combat des femmes qui a été mené il y a trente ans a eu tout de même quelques incidences. C'est vrai qu'aujourd'hui je n'entends plus personne dans l'institution judiciaire, ni même chez les agresseurs, ni même chez les violeurs qui sont des criminels (en tout cas ils ne le disent pas, ils n'osent pas le dire) « *les filles, toutes des putes* ». Ça, c'est fini, ça n'existe plus, c'est un discours que nous n'entendons plus. En tous cas que moi je n'entends plus parce que ça se passerait très mal. Mais il est évident que nous avons eu, depuis trente ans, une prise en considération de la douleur des victimes du phénomène lui-même : ça a été le résultat de la mobilisation des femmes, c'est incontestable. Je rappelle qu'il y a eu des manifestations nombreuses pendant plusieurs

années, qu'il y a eu un véritable combat associatif. Mais je voudrais qu'on travaille, qu'on essaie de voir si effectivement le phénomène actuel, aujourd'hui, n'est pas le résultat à la fois du phénomène du ghetto et d'un archaïsme absolument certain.

## §

- **Samira** : Effectivement, il y a plein de causes pour pouvoir comprendre ces agresseurs comme Fadela l'expliquait cet après-midi. Il y a un problème au niveau de l'éducation sexuelle dans les écoles. Dans les écoles on apprend l'appareil génital mais on oublie complètement l'essentiel. On parle aussi du Sida mais on oublie complètement la notion de sentiments, des émotions, du plaisir, ce que c'est qu'une vie amoureuse et ce que c'est de tomber amoureux. Tout ça, on l'oublie à l'école, on n'en parle pas à la maison, on n'en parle pas entre copines, on n'en parle pas entre copains. Ça aussi je crois que c'est très important de le mettre en lumière pour pouvoir mettre en lumière les relations entre filles et garçons. En ce qui concerne la justice (je ne vous attaque pas personnellement, vous) j'ai un constat très amer par rapport à tout ça. Je vais vous énumérer juste quelques affaires.

Rien que pour l'affaire d'Argenteuil : allons-y, je vais mettre les pieds dans le plat ! Ils étaient cinquante gars, elle avait quinze ans. On a pu en avoir vingt. Imaginez cinquante gars... Pendant trois mois elle a subi ça la gamine ! Le plus fort dans l'histoire c'est qu'au bout de cinq mois et demi les mecs sont dehors. Lors de cette affaire, lors de l'instruction, au bout de cinq mois et demi ils étaient dehors. Ils ont fait de la préventive, c'est bien : cinq mois et demi, salut ! au revoir ! Par contre on verra pour le jugement... Aujourd'hui il y a eu un jugement. Effectivement il y a eu des peines fortes, fermes, et pour ces jeunes filles aussi qui ont servi de rabatteuses. Mais il faut comprendre que ces filles sont aussi des victimes. C'est une manière de se protéger et de se dire « *moi, je ne fais pas partie de ce réseau-là, je ne fais pas partie des taspé, moi je suis une fille bien et respecte moi.* » Elles sont encore plus victimes que nous, les victimes de viols collectifs. Moi j'ai vu d'autres affaires où les gars ont pris carrément du sursis, une affaire qui a été jugée neuf ans plus tard. Que voulez-vous que fasse la gamine neuf ans plus tard ? Ça n'a plus de valeur, ça ne veut plus rien dire. Donc, au bout de neuf ans, elle est venue quand même au procès, courageuse la gamine. Elle s'est dit : « on va quand même aller jusqu'au bout ». Au final, c'est pour se prendre quoi dans la gueule ? C'est que les mecs se prennent du sursis !

L'affaire de la petite Chloé, sur Saint Denis, c'est pareil : les mecs, ils sont dehors.

Moi, à Bondy, les mecs que j'ai fait tomber... J'ai fait tomber de gros caïds des quartiers - de très gros caïds qui sont maintenant dans le grand banditisme - pour dix viols collectifs. Nous étions dix filles à avoir porté plainte pour viols collectifs. Il n'a pris que huit ans. Moi, je dis « QUE huit ans ». Certains me disent « *huit ans, c'est déjà bien, il a payé, il faut te contenter de ça.* » - « *Ah bon ?* » Je m'en suis pris quinze ans dans la gueule, quinze ans à m'en sortir, quinze ans à essayer de comprendre et quinze ans à lutter parce que c'est moi qui ai fait ce travail, c'est pas eux ! C'est moi qui ai fait ce travail pour m'en sortir, pour comprendre, pour devenir bien, pour devenir humaine. À eux on ne demande pas ça ! Moi, mon constat au niveau de la justice est très amer et je suis très en colère. Je ne demande pas qu'on invente une loi spéciale « tournantes ». Je ne demande pas ça, je demande simplement qu'on applique les lois. Elles sont là - excusez-moi - appliquez-les, c'est tout ce que je dis. Il ne faut pas être une lumière pour comprendre ça. Et je ne comprends pas que dans certaines affaires il y ait des gens qui s'en sortent avec rien voire avec un non-lieu. La jeune fille est tellement prise par la peur et par le quartier que généralement elle ne va pas au bout.. Elle ne va pas au bout comme tu le dis si bien, Fadela, à cause du « *tribunal communautaire et social* »... Elle doit faire face à tout ça. Et je peux vous dire que c'est une chienlit ! Je n'attaque pas spécialement cette

dame mais je peux vous dire que, rien que dans mon parcours, je n'ai pu compter sur beaucoup de monde.

Je vais revenir un peu à l'histoire de « féministe // pas féministe »/ Moi, je vais être cash : je ne suis pas féministe du tout. Même si je suis en train de faire un livre, même si je contribue à ma manière à la cause. Je ne me sens pas féministe du tout parce que je ne les ai jamais vues à l'époque, quand j'étais dans la merde. Je n'ai vu personne : ni éducateurs (alors que j'en avais un) je n'ai vu personne. J'ai un constat très amer par rapport aux institutions aussi. Je me pose la question : comment se fait-il qu'une jeune fille comme moi qui frappe aux portes (je ne suis pas restée dans mon coin : j'ai été frapper aux portes, j'ai été faire des démarches) comment se fait-il qu'elle soit passée au travers de tout ça ? et comment se fait-il qu'aujourd'hui je m'en sorte toute seule, sans l'aide de qui que ce soit (si ! de ma psy, quand même !). Non, pas mon avocate, excusez-moi, ni même l'avocat. Pour vous dire que dix ans plus tard on m'a expliqué un petit peu l'affaire. Je me suis fait même pas *entuber* mais *couillonner* par deux avocats – femmes (je précise : femmes) qui m'ont mise plus bas que terre, qui ne m'ont même pas aidée, qui n'ont même pas eu un regard de compassion pour moi. Vous savez ce que m'a dit mon avocate la première fois que j'ai été la voir ? Elle m'a dit « *Oui, c'est pourquoi ?* » J'avais envie de dire : « *un kilo de tomates, Madame, s'il vous plaît* » tellement elle était nase. Elle me prenait vraiment pour une petite merde et j'étais vexée parce que je pensais vraiment qu'elle allait entendre mon témoignage d'enfant parce que j'étais une enfant à l'époque, j'avais quatorze ans. Je pensais qu'on allait m'entendre. Je me suis dit « *ouah, c'est super, c'est une dame ; elle travaille pour une association qui défend les enfants, elle va donc me défendre moi !* » Ouais !...

### §

Fin d'une heure et demie d'enregistrement : témoignages et échange avec la salle des participantes à la

« MARCHÉ DES FEMMES CONTRE LES GHETTOS ET POUR L'ÉGALITÉ. »

à Toulouse, le samedi 8 février 2003.